

60^e Festival de Cannes

La preuve par dix

Après 12 jours de festival, le jury présidé par Stephen Frears a attribué sa Palme d'or au film roumain 4 mois, 3 semaines et 2 jours. Le palmarès dans son ensemble, comme déjà la majorité de la sélection, a privilégié un cinéma formellement abouti et très esthétique, parfois au détriment du récit et du plaisir du spectateur. Voici dix films qu'on retiendra néanmoins de ce 60^e Festival de Cannes.

Viviane Thill

Les frères Joel et Ethan Coen sont, de l'avis général, les grands perdants de ce 60^e festival où ils étaient venus présenter *No Country for Old Men*, d'après un roman de Cormac McCarthy. Javier Bardem interprète un tueur psychopathe (il élimine ses victimes à l'aide d'un pistolet d'abattoir à air comprimé !) qui a tendance à se prendre pour le destin, mais consent parfois à jouer à pile ou face l'issue de sa rencontre avec une possible victime. Quand le film commence, ce tueur appelé Chigurh se lance à la recherche de Llewelyn Moss (Josh Brolin), un brave mec qui s'est laissé tenter par le diable sous la forme d'une valise contenant plusieurs millions de dollars et appartenant à des trafiquants de drogues. Ed Bell (Tommy Lee Jones), un shérif trop âgé qui ne comprend plus

ni son époque ni la violence de plus en plus gratuite à laquelle il doit faire face, a pour mission d'arrêter Chigurh tout en protégeant Moss. Les Coen racontent cette histoire, qui se réduit pour l'essentiel à une traque meurtrière des deux côtés de la frontière, où John Wayne faisait jadis régner l'ordre et la loi, avec l'humour noir pince-sans-rire et ce sentiment aigu de l'absurdité de la condition humaine qui sont leurs marques de fabrique. On peut certes leur reprocher de ne pas se renouveler, il n'en reste pas moins que *No Country for Old Men*, aussi cruel que réjouissant, fut un des grands moments de ce festival qui en comptait peu.

L'autre oublié du palmarès est également américain et son constat sur l'Amérique est à peu près aussi désenchanté que celui des frères Coen. *Zodiac*, réalisé par David Fincher auquel nous devons déjà *Se7en*, raconte également l'histoire d'un tueur en série, un vrai cette fois, qui a terrorisé la côte ouest des Etats-Unis à la fin des années 60, abattant de préférence de jeunes couples et menaçant de faire exploser un bus d'écoliers. Ce mystérieux prédateur se faisait appeler le « zodiac » et écrivait aux journaux des lettres cryptées qu'un jeune dessinateur (Jake Gyllenhaal) va tenter de déchiffrer sans se douter qu'il y laissera des plumes et les meilleures années de sa vie. Un journaliste (Robert Downey Jr.) et un policier (Mark Ruffalo) sont également sur les traces du tueur qui ne sera jamais arrêté, faute de preuves. David Fincher montre brièvement les meurtres, mais s'attache surtout au travail frustrant de l'enquête, à l'obsession de ces trois hommes qui voudraient à nouveau envoyer leurs enfants à l'école sans craindre pour leur sécurité et s'endormir chaque

4 mois, 3 semaines et 2 jours



soir avec la certitude que le crime et le cynisme ne paient pas. Comme *No Country for Old Men*, *Zodiac* ne croit plus que les bons vaincront et que les méchants seront punis. Pas plus que le shérif Bell, les trois héros de « Zodiac » ne se laissent pourtant contaminer par le Mal qu'ils vont affronter. Ils gardent les mains propres, mais ils se heurtent à la réalité. Et la réalité, ce n'est justement pas comme au cinéma, où Clint Eastwood pouvait descendre le méchant (qui était, dans le premier film de la série *Dirty Harry*, vaguement inspiré du tueur de la côte ouest) en clamant *Make my day*. De bêtes hasards, des preuves qui manquent, des témoignages qui se contredisent, en faisant échouer les enquêteurs, les briseront un à un et rendront impossible l'arrestation de l'assassin qui semblait pourtant plusieurs fois à portée de main. *Zodiac* est un film sans grandes scènes d'action mais très noir, un film impuissant devant l'intrusion de la réalité.

Hors compétition, on a vu le documentaire *Sicko* de Michael Moore, violent pamphlet contre les caisses d'assurance-maladie, toutes privatisées aux Etats-Unis et d'évidence préoccupées davantage par les dividendes qu'elles verseront à leurs actionnaires que par le bien-être des assurés. Résultat : les Américains vivent moins vieux et en moins bonne santé que les habitants de la plupart des autres pays occidentaux. Le problème est que pour étayer sa thèse, Moore se croit obligé une fois de plus d'employer les grands moyens. Pour démontrer que le système français est meilleur (ce qui ne semble faire aucun doute, du moins avant que n'arrive Sarkozy), il n'hésite ainsi pas à prétendre qu'on n'attend jamais aux urgences et que les Français moyens vivent avec 7 000 euros par mois, passant apparemment le reste de leur vie à s'embrasser sur les bancs publics. Dans un élan populiste assez douteux, Moore emmène ensuite à Guantanamo des Américains souffrant de maladies respiratoires ou psychiatriques dues au travail qu'ils ont fourni à Ground Zero, et qui n'ont pourtant droit à aucune aide de l'Etat. Il a en effet découvert que la prison de Guantanamo bénéficierait d'un hôpital mieux équipé que la plupart des cliniques américaines et il est bien entendu inconcevable que « les terroristes soient mieux soignés que leurs victimes ». L'entrée sur la base leur ayant été refusée de façon assez prévisible, ils débarquent à La Havane, où ils sont accueillis à bras ouvert, soignés gratuitement et renvoyés chez eux avec des sacs pleins de médicaments. Le gouvernement américain n'étant jamais en reste lorsqu'il s'agit de prouver sa bêtise, cette expédition a valu à Michael Moore l'accusation d'avoir violé l'embargo américain sur Cuba et au film une publicité non négligeable !

Publicité dont le gouvernement iranien n'a de son côté, semble-t-il, pas voulu priver le film *Persepolis* de l'Iranienne vivant en France, Marjane Satrapi. Adaptant au cinéma sa propre bande dessinée à



La visite de la fanfare

succès, Satrapi a réussi un joli film d'animation plein d'humour corrosif et d'une formidable dose d'autodérision, un peu fourre-tout (il a fallu résumer en une heure et demie quatre albums), un peu trop didactique par moments, mais qui fait preuve d'une étonnante inventivité cinématographique, tout en reprenant l'esthétisme sobre en noir et blanc de la BD. Dans son récit très autobiographique, la réalisatrice raconte l'avènement de la révolution iranienne, d'abord accueillie à bras ouverts par ses parents, des bourgeois non pratiquants qui ont combattu le shah. Mais ils doivent vite se rendre à l'évidence que le remède est peut-être pire que le mal. La petite Marjane, qui imagine que le Bon Dieu et Karl Marx siègent côte à côte au ciel et n'a pas la langue dans sa poche, s'attire les pires ennuis par ses remarques de bon sens sur les nouvelles règles de conduite imposées par les ayatollahs. Ses parents l'envoient alors toute seule en Autriche, où elle connaît la liberté, mais pas le bonheur pour autant. De retour à Téhéran, elle tente sans succès de se soumettre à la loi islamique et échoue une nouvelle fois avant de prendre définitivement le chemin de l'exil. Le film n'attaque nullement l'islam, mais un système politique qui fait une interprétation intégriste et souvent absurde de la religion. Le gouvernement iranien a déclaré haut et fort que le film montrait « un tableau irréel des conséquences de la révolution islamique » et a qualifié « d'acte politique ou même anticulturel » la sélection du film à Cannes. Le film ayant reçu le Prix du jury, il est même devenu « anti-iranien » et « un acte de sabotage de la culture iranienne » dans le vocabulaire officiel de l'Iran, qui a aussi taxé l'attribution du prix d'« islamophobe ».

Des rencontres et des deuils

Allemand d'origine turque, le jeune réalisateur Fatih Akin (*Gegen die Wand*) ne cesse, dans son

4 mois, 3 semaines et 2 jours allie un contenu fort et dérangent à une forme parfaitement maîtrisée, ce qui suffit bien à justifier une Palme d'or.



Persepolis

nouveau film, *Auf der anderen Seite*, d'aller et venir entre les deux pays. Une prostituée turque en Allemagne, sa fille, opposante politique en Turquie, un vieux Turc expulsé d'Allemagne après avoir commis un crime, son fils, d'abord professeur à l'université allemande puis libraire à Istanbul, une étudiante allemande et sa mère se croisent dans un récit un peu trop construit, mais qui permet au réalisateur de traiter des thèmes tels que l'immigration, la situation de la femme, l'engagement politique ou encore l'Europe. De ce point de vue, *Auf der anderen Seite* est un film politique mais qui, contre les excès de l'activisme, prend clairement le parti du multiculturalisme et de la démocratie. Parallèlement, une grande partie du récit est consacrée au thème, prépondérant à Cannes cette année, du deuil. Dans *Auf der anderen Seite*, il y a une morte dans chaque pays et des personnages des deux nationalités vont changer de côté pour essayer de redonner sens à leur vie après chacune de ces deux morts qui, bien qu'annoncées à l'avance dans le film, prennent de court les protagonistes comme le public, et confèrent au récit sa charge émotionnelle qui ne sombre heureusement jamais dans le sentimentalisme.

Secret Sunshine du Coréen Lee Chang-Dong est également un film sur le deuil, mais le regard est bien plus ironique. Shin-ae (Jeon Do-Yeon) est une jeune veuve qui va vivre un deuxième drame : l'enlèvement et le meurtre de son petit garçon. Le film dépasse le cadre strictement familial pour faire le portrait d'une petite communauté de gens dissemblables mais tous liés par l'aide qu'ils tentent – pour des raisons diverses – d'apporter à Shin-ae. Celle-ci, qui se disait athée et prétendait ne croire que ce qu'elle pouvait voir, finira par rejoindre un groupe de chrétiens et y découvre la foi, ce qui lui rendra une inattendue sérénité. Elle décide même de généreusement accorder son pardon au meurtrier de son enfant,

comme le demande Jésus. Mais quand elle arrive à la prison, ce meurtrier, tout aussi serein qu'elle, lui confie qu'il a, lui aussi, trouvé la foi, car Dieu lui a pardonné son crime. Ulcérée qu'il ait pu absoudre avant elle l'assassin de son fils, Shin-ae se révolte contre Dieu et retombe dans la dépression. Au final, Lee Chang-Dong semble opter pour la compassion et l'amour humains plutôt que divins. Un amoureux transi sera le seul qui pourra offrir un peu de réconfort à l'héroïne. Bien que trop étiré sur la fin, *Secret Sunshine* fut un des films les plus insolites de la compétition.

Si Fatih Akin fait se rencontrer des Allemands et des Turcs en jouant sur l'émotion et la proximité du spectateur avec les personnages, l'Israélien Eran Kolirin mise, quant à lui, sur l'humour et la tendresse pour raconter dans *La visite de la fanfare* (dans la section « Un certain regard ») une nuit dans la vie d'une douzaine de musiciens égyptiens, égarés au fin fond d'Israël après avoir pris le mauvais bus et mal interprété un panneau d'affichage. Ils y tombent sur Dina (Ronit Elkabetz), une femme résolue mais solitaire, visiblement ravie du divertissement ainsi offert, et qui va lier avec le chef de la fanfare un lien aussi fragile qu'émouvant. Pendant ce temps, le play-boy de la fanfare devra donner une leçon de séduction à un timide jeune homme du coin. Subtilement, le réalisateur déjoue les lieux communs et met en scène avec une extrême finesse les moments de gêne entre ses personnages. Comme il a de plus l'œil pour les situations absurdes, il invente des images discrètement poétiques, qui ne sont pas sans rappeler le film *Intervention divine* du Palestino-Israélien Elia Suleiman.

L'avocat et les terroristes

S'il fallait démontrer que la réalité peut parfois dépasser la fiction, l'avocat Jacques Vergès, aujourd'hui âgé de 82 ans, qui a connu et en partie défendu quelques-uns des plus grands résistants et des principaux terroristes et criminels du XX^e siècle, en est la preuve vivante. À l'aide d'images d'archives, de témoignages (dont ceux des terroristes Hans-Joachim Klein, Anis Naccache, Magdalena Kopp et Carlos) et d'une longue interview de Vergès lui-même, le réalisateur Barbet Schroeder fait dans son formidable documentaire, *L'avocat de la terreur*, le portrait d'un personnage aussi mystérieux qu'ambigu.

Fils d'un Français et d'une Vietnamiennne, le jeune Jacques Vergès se sent très tôt concerné par la lutte anticolonialiste. Il se fait connaître en Algérie en défendant Djamilah Bouhired, égérie du FLN, accusée d'avoir posé une bombe durant la bataille d'Alger. Lorsqu'elle est condamnée à mort, le jeune avocat orchestre une campagne médiatique mondiale et arrive ainsi à la sauver avant de l'épouser après sa libération. Déjà, Vergès semble manipuler à sa guise l'opinion publique

**[Persepolis]
n'attaque nullement l'islam, mais un système politique qui fait une interprétation intégriste et souvent absurde de la religion.**

et les médias. Après l'indépendance, il reste en Algérie, puis disparaît sans laisser de trace entre 1970 et 1978. Le mystère savamment entretenu par l'intéressé sur ce trou dans sa biographie, qu'il appelle ses « grandes vacances », donne lieu à quelques spéculations, mais visiblement ce n'est pas ce qui intéresse le plus Barbet Schroeder. Quand il réapparaît, Vergès semble avoir troqué ses grands principes anticolonialistes pour une vision nettement plus cynique de la politique et de son métier. Il devient l'avocat des dictateurs, des terroristes et des bourreaux, apparaît dans les rapports de différents services secrets et aurait même entretenu une rivalité amoureuse avec Carlos.

Au-delà du portrait de cet homme diaboliquement intelligent et extraordinairement imbu de lui-même, Barbet Schroeder retrace et rend intelligible 45 ans de terrorisme et de luttes clandestines à travers le monde, mettant en évidence les liens improbables qui unissent certains des protagonistes et offrant une analyse originale et passionnante de bout en bout de l'histoire contemporaine depuis la Seconde Guerre mondiale.

Le cinéma roumain à l'honneur

Vergès, qui a défendu Klaus Barbie et Slobodan Milosevic et avait proposé de défendre Saddam Hussein, n'aurait certainement pas refusé d'être l'avocat de Ceausescu si celui-ci avait eu droit à un procès digne de ce nom. La Palme d'or, on le sait, a été attribuée au film roumain *4 mois, 3 semaines et 2 jours* de Cristian Mungui, qui retrace une journée dans la vie de deux jeunes femmes obligées, comme des milliers de Roumaines sous le régime de Ceausescu, d'avorter clandestinement en mettant leur vie entre les mains de médecins sans scrupule.

Souvent, Cristian Mungui place sa caméra dans une pièce et laisse les personnages aller et venir. Il ne recadre pas, ne coupe pas, ne fait pas de gros plans. Ce sont les mouvements des protagonistes qui les rapprochent ou les éloignent de nous ou les uns des autres et, de cette mise en scène inhabituelle, il ressort un effet réaliste aussi sobre qu'étonnant, mais aussi une rare tension intérieure. C'est que, tout en paraissant éviter les formules standard, le réalisateur en a respecté une, primordiale : donner aux personnages un objectif et leur mettre autant d'obstacles que possible dans les roues. Les deux héroïnes de Mungui veulent obstinément cet avortement et elles ne l'auront qu'au prix des pires sacrifices. Mungui n'est pas tendre. Le fœtus dont elles veulent se débarrasser a près de cinq mois (d'où le titre du film) ! Par peur, ignorance ou désespoir, elles ont attendu trop longtemps et devront en payer le prix. Le réalisateur ne cache pas la réalité sordide de l'avortement, ni le résultat, ce fœtus parfaitement formé qui va finir à la poubelle. Mais il ne juge pas ses protagonistes, il établit un constat.

Ses deux jeunes héroïnes déambulent à travers des décors tristes et nus, des nuits noires et des immeubles vétustes, mais elles sont solidaires et elles gardent toujours, chacune à sa manière, cette incroyable volonté d'aller de l'avant qui va, on l'espère, leur permettre d'arriver plus ou moins indemnes à la chute du régime de Ceausescu (le film se passe en 1987). *4 mois, 3 semaines et 2 jours* allie un contenu fort et dérangeant à une forme parfaitement maîtrisée, ce qui suffit bien à justifier une Palme d'or.

Mais le cinéma roumain, décidément très en forme, ne s'est pas arrêté là. *California Dreamin'* de Cristian Nemescu, décédé à 27 ans dans un accident de voiture peu après le tournage de son film, a remporté le prix Un certain regard. Alliant un montage nerveux à une caméra variant entre une très grande mobilité et des plans quasiment fixes pour construire une formidable tension par la seule vertu de la mise en scène, Nemescu raconte le séjour forcé dans une petite ville roumaine de soldats américains accompagnant un train de l'OTAN vers le Kosovo en 1999. Le chef de gare, sorte de dictateur local, a en effet décidé de ne pas laisser passer ce train, estimant qu'il a un compte à régler avec les Américains qui ont abandonné la Roumanie en 1945. D'évidence, le monteur Catalin Cristutiu, qui avait la délicate mission de monter le film après le décès du réalisateur, n'a pas osé couper ce qu'il fallait, notamment dans la deuxième moitié du récit. Le film gagnerait donc à être raccourci mais tel qu'il est, il raconte déjà formidablement la relation complexe – faite d'attirance, de méfiance, de préjugés et de curiosité – que la Roumanie, ou tout autre pays d'Europe de l'Est et peut-être même de l'Ouest, entretient avec l'Amérique et le rêve d'une vie meilleure qu'envers et contre tout, celle-ci continue de nourrir.

Secret Sunshine



Bien que trop étiré sur la fin, *Secret Sunshine* fut un des films les plus insolites de la compétition.